



## **L'insurrection des Néo-calédoniens de 1878 et la personnalité du grand chef Ataï**

**Texte de 1966 par le « Père Apollinaire » (1929-1966)  
Journal de la Société des océanistes  
Tome 25, 1969. pp. 201-219**







# **L'insurrection des Néo-calédoniens de 1878 et la personnalité du grand chef Ataï**

**En 1960 par Ataba, Appolinaire Anova  
alias « Père Apollinaire » (1929-1966)**

**Dans le Journal de la Société des océanistes  
Tome 25, 1969. pp. 201-219**

Source de ce texte : fichier pdf du 16/01/2019  
DOI : L'insurrection des Néo-calédoniens de 1878 et la  
personnalité du grand chef Atai - Persée



## Réflexions mélanésiennes

*De la thèse du Père Apollinaire, trop volumineuse, le « Journal de la Société des Océanistes », présente deux importants extraits concernant la Nouvelle-Calédonie.*

*L'un est consacré à la « Révolte de 1878 », l'autre concerne le « Problème foncier ». Nous les considérons comme deux aspects caractéristiques des études et des réflexions du Père Apollinaire.*

*Que ces textes, qu'il aurait aimé voir publier de son vivant, soient dédiés à la mémoire de ce pionnier d'une recherche proprement calédonienne. Puissent ceux de sa race poursuivre avec une même persévérance son difficile et méritoire effort, l'égaliser, le dépasser, pour l'honneur de la Grande Terre et pour une plus parfaite et mutuelle compréhension de ses habitants d'aujourd'hui.*

*Voici ses réflexions concernant la Révolte de 1878 et le rôle du Grand Chef Ataï.*

## Sommaire

<b>Réflexions mélanésiennes.....</b>	<b>7</b>
<b>L'insurrection des Néo-Calédoniens en 1878.....</b>	<b>9</b>
<b>À armes inégales. Un duel a mort.....</b>	<b>11</b>
<b>Le jour « J » : 19 juin 1878.....</b>	<b>14</b>
<b>Le rapt d'une femme autochtone,.....</b>	<b>17</b>
<b>Le discours du Grand Chef Ataï.....</b>	<b>18</b>
<b>Katia rendue à son village.....</b>	<b>19</b>
<b>Les représailles : Les chefs de Dogny incarcérés.....</b>	<b>22</b>
<b>Le casse-tête contre le fusil à piston.....</b>	<b>24</b>
<b>Panique à Nouméa.....</b>	<b>25</b>
<b>Diviser pour régner.....</b>	<b>27</b>
<b>La dernière cartouche du Grand Chef Ataï.....</b>	<b>31</b>
<b>L'assaut du poste de Téremba.....</b>	<b>32</b>
<b>La mort glorieuse du Grand Chef Ataï.....</b>	<b>34</b>
<b>Conclusion : la Calédonie, aujourd'hui.....</b>	<b>36</b>



## L'insurrection des Néo-Calédoniens en 1878

Il y a des faits historiques survenus au cours des siècles et qui laissent encore leurs empreintes sur notre monde actuel. La Révolution française par exemple, marque encore aujourd'hui, et profondément, les structures temporelles et religieuses, non seulement de la France, mais de l'Europe et d'une grande partie du monde. On ne peut faire l'histoire de la France ou de l'Europe sans faire mention de la Révolution de 1789. Même le Français de 1965, dans son mode de penser et d'agir, hérite, qu'il le veuille ou non, des principes de liberté, égalité et fraternité de la première République.

Le Néo-Calédonien d'aujourd'hui est marqué, lui aussi, comme le Français, par un événement capital survenu au cours de l'histoire de son île. Cet événement, ce fait historique, c'est l'Insurrection de 1878<sup>1</sup>. Qui se propose de faire l'histoire de l'île se doit donc de décrire l'Insurrection, de montrer objectivement les motifs et d'analyser les répercussions sur la société globale actuelle.

Quel est le but de notre étude ?

Au point de départ, pour éviter tout malentendu, nous tenons à préciser qu'il ne s'agit aucunement ici d'un but de politique autonomiste ou nationaliste d'aucune sorte. Car, on ne peut honnêtement exploiter le passé avec une optique du 20<sup>e</sup> siècle pour construire un avenir solide et durable, surtout si cet avenir engage deux populations qui étaient en état conflictuel durant ce passé. Il s'agit ici essentiellement d'une étude d'ordre sociologique à partir d'un fait historique survenu à un moment précis de l'histoire des Calédoniens. En d'autres termes, dans la personne du Grand Chef **Ataï**, nous voudrions découvrir toutes les valeurs socio-culturelles de son milieu à un moment précis de l'histoire. Car, dans tout conflit on défend des valeurs. On meurt pour « quelque chose » auquel on croit.

La méthode que nous suivrons sera la relation des faits tels qu'ils se sont déroulés et, à l'occasion, de ceux d'entre eux jugés importants. Nous ferons ressortir leur portée et leur influence sur la société actuelle. Mais, entendons-nous bien : Notre préoccupation sera surtout celle d'entrer

---

1 Le terme « Insurrection » n'est pas adéquat. L'entendre dans le sens de « conflit ».

dans le « jeu » des partis qui sont en présence. Nous essayerons de les faire évoluer dans le contexte de leur temps, de leur milieu et de leur vie naturelle. Par ce biais, le lecteur pourra saisir la psychologie des uns et des autres, laquelle est marquée par un cadre socio-culturel et historique propre. Et c'est, en définitive, parce qu'il y a de part et d'autre hétérogénéité de vision du monde, des choses et de la vie, qu'il y a conflit. La raison du conflit n'est pas uniquement une question de race mais surtout une conception philosophique du monde et de la vie. Aussi, faire l'histoire de ce qui s'est passé en 1878 en Nouvelle-Calédonie, cela suppose non seulement une description objective et chronologique des événements, mais surtout une parfaite connaissance des mentalités des deux populations à cette époque. Aujourd'hui, ces deux mentalités ont évolué, mais il n'en demeure pas moins que 87 ans de vie commune après le 19 juin 1878, début de l'Insurrection, ne peuvent effacer entièrement une tâche qui demeure telle, aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus <sup>2</sup>. De part et d'autre, en effet, lorsque l'on ose toucher au « Tabou » de l'insurrection comme au « Tabou » de l'implantation européenne dans le Territoire, les cheveux se dressent, les dents grincent et les griffes s'ouvrent. Pourquoi de telles susceptibilités ? Pourquoi vouloir se regimber contre l'histoire ? Certes, nous n'ignorons pas que des « littérateurs » s'enrichissent en exploitant et en ridiculisant notre passé. Mais toute cette littérature mercantiliste et qui n'a pour décor que du mépris pour la personne humaine, se condamne elle-même. Nous devons être fiers de notre passé. Nous devons être fiers de nos luttes et de nos victoires communes. L'autochtone doit être fier de celui qui était l'âme de l'Insurrection de 1878 : le grand chef Ataï. Il doit voir en lui le symbole, « l'incarnation » de celui qui doit être son modèle dans la construction de son pays. L'Européen ne doit pas renier ceux qui édifient des églises, tracent des routes, construisent des écoles et des hôpitaux. Ils sont eux aussi des pionniers. Nous leur devons notre admiration et notre profond respect. Dans les lignes qui vont suivre, ne perdons pas de vue ces quelques considérations préliminaires.

---

2 Nous montrerons dans cette étude qu'en fait il n'y a eu ni vainqueurs ni vaincus.

## À armes inégales. Un duel a mort<sup>3</sup>

En l'année 1878, année à la fois douloureuse et glorieuse de notre histoire calédonienne, un grand homme, issu de la race mélanésienne, intelligent, esprit lucide, chef doué d'une personnalité exceptionnelle, sut rallier les villages de la Grande Terre pour la conquête de leur liberté.

À armes inégales, cet homme n'a pas hésité à affronter l'adversaire, numériquement plus faible, mais techniquement plus fort. Car, pour lui, ce qu'il y avait de plus sacré dans la société autochtone était menacé de mort : la terre des ancêtres, les coutumes, la famille et la liberté.

Au cours du combat, des chefs se sont découragés et ont déposé leurs armes au pied de l'adversaire. Ce geste est d'une importance capitale pour comprendre la situation actuelle. Il signifiait dans la mentalité de ce peuple de guerriers l'entière soumission et dépendance au vainqueur. Celui-ci désormais exploitera plus ou moins cette situation. Mais le grand chef **Ataï**, lui, poursuivra la lutte avec acharnement jusqu'au bout. Il sera enfin sauvagement massacré par ses compatriotes une arme à la main.

Pourquoi ces combats meurtriers ? Le grand chef **Ataï** savait que depuis 1853 la Grande Terre appartenait à un autre peuple que le sien. D'autres chefs, ceux du Nord, avaient accepté l'annexion de son île par l'Homme Blanc, pensant qu'il s'agissait, après tout, du devoir si sacré dans la société autochtone de donner à l'étranger de passage dans son propre pays l'hospitalité. Comment, en effet, ces hommes, issus d'un contexte sociologique et culturel différent de celui de l'Homme Blanc, auraient-ils pu prendre conscience en 1853 de la portée juridique de leurs actes ? C'était en définitive, croyons-nous, un dialogue de sourds entre quelques chefs de villages nettement délimités et le petit groupe d'hommes blancs représentant une puissance étrangère. Ainsi, la prise de possession de l'île par Febvrier Despointes, le 24 septembre 1853, à 3 h

---

3 Cette étude a été entreprise à partir des traditions orales et des documents.  
Pour ces documents, se reporter à la bibliographie.

de l'après-midi, « en présence des Pères de la Mission et des principaux chefs de l'endroit », serait psychologiquement contestable. Juridiquement, le Droit international de l'époque a-t-il été observé ?

Même, s'il a été strictement appliqué dans son principe, le Grand Chef Ataï s'aperçut bien vite, hélas, que dans ses conséquences pratiques ce Droit International niait les droits les plus sacrés de la personne humaine. Il assistait de jour en jour en effet, à l'application dans son pays d'un texte venant de la Métropole de M. du Bouzet, chef de la division navale de l'époque. Au nom de l'empereur, M. du Bouzet écrit ceci le 20 janvier 1855 : « Considérant qu'il est de principe (donc de droit international) que lorsqu'une puissance maritime se rend souveraine d'une terre non occupée par une nation civilisée et possédée seulement par des tribus sauvages cette prise de possession annule tous les contrats antérieurs faits par des particuliers avec les naturels de ce pays ; qu'en conséquence les chefs et les indigènes de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances n'ont jamais eu ni ne peuvent avoir le droit de disposer en tout ou en partie du sol occupé par eux en commun ou comme propriété particulière... ». Il est vrai que ce texte défendait les autochtones de l'époque, en empêchant le soi-disant achat de leurs terres. Mais il nie aussi catégoriquement le droit aux autochtones de posséder, d'être propriétaires de ce qui leur a toujours appartenu : la terre de leurs ancêtres. Aujourd'hui, nous avons de la peine à comprendre ce qui s'est passé à cette époque. Mais, en 1853 on avait une conception de l'homme, du monde, de la vie et de la jouissance des biens d'ici-bas différente de celle que nous avons à notre époque. A nous, peut-être, aujourd'hui, de travailler patiemment pour que les structures désuètes, issues de cette époque, fassent place à des structures plus humaines et plus respectueuses des droits d'un chacun.

La multitude des cadeaux pour gagner la confiance de l'autochtone, l'exhibition de la puissance de la marine, les menaces même ont eu un effet psychologique, non négligeable, pour la population aborigène. Au début de l'arrivée des Européens, les Autochtones, naïvement, croyaient

au retour, parmi les vivants, des ancêtres transformés en hommes-Blancs. Mais, bientôt, l'enthousiasme délirant des premiers mois, par suite des sévices, des profanations des lieux sacrés, de la non-observance des coutumes, se transforma bien vite en haine. Les hommes-Blancs n'étaient plus alors considérés comme des ancêtres puisqu'ils n'observaient pas les règles coutumières, mais, comme des *doki*, des personnages dont la présence engendre dans le village des malheurs de toutes sortes. Il faut donc s'en débarrasser au plus vite. S'il y a eu des martyrs c'est dans ce contexte socio-culturel qu'il faudrait les situer, d'abord le grand chef Ataï vivant dans ce milieu. Autour de lui, il a entendu parler de ces hommes-Blancs apparus, soudain, du côté du soleil levant. Lui aussi, comme son entourage, a vu dans quelques-uns de ces hommes plusieurs de ses ancêtres. Une fois, il était allé avec ses cousins, dans le Nord dans l'espoir de les rencontrer. Quelle ne fut pas sa surprise et sa grande joie, quand, un matin, on vint lui annoncer qu'un de ces hommes était dans son propre village. Ataï le reçut chez lui avec toutes les marques d'égards dues à un ancêtre venu du fin fond de l'Océan. Mais, bientôt, le grand chef, doué d'un esprit observateur, remarqua que son hôte agissait en maître chez lui. Son esprit d'accapareur le répugnait. Son inobservance des coutumes lui faisait « mal au cœur ». Cet homme-Blanc avait même introduit dans sa terre des bêtes monstrueuses à cornes... Ses bêtes avaient piétiné ses cultures d'ignames et profané les tombes de ses ancêtres. Quel sacrilège ! Plus d'une fois le Grand Chef avait « porté plainte » et exigé réparations. Personne ne l'écoutait, pas même le chef des hommes-Blancs qu'on appelle le gouverneur. Que faire ? « C'en est assez, dit-il. Ces hommes-Blancs sont la ruine de mon village, du pays tout entier ; il faut les chasser hors d'ici. Qu'ils reprennent le chemin du retour... » Et, c'est ainsi que le Grand Chef Ataï devint le premier défenseur de la personnalité calédonienne.

On raconte dans les récits des premiers missionnaires que les autochtones, pour s'assurer si ceux-ci étaient bien de « chair et d'os », relevaient l'extrémité des soutanes et tâtaient les mollets. Cela nous

ferait sourire à notre époque. Et pourtant, même dans les pays « civilisés », la présence d'un noir dans une campagne retirée fait toujours « sensation ». L'attention de l'homme sous toutes les latitudes se porte plus volontiers sur ce qui est « nouveau » que sur ce qui est « habituel ». Mais ce qui est surtout important c'est que l'apparition de ces hommes-blancs pour un peuple qui, jusqu'ici, a vécu renfermé sur lui-même, a été pour la première fois dans l'histoire des Calédoniens l'occasion de poser des questions dont les réponses seront un sujet d'ouverture d'esprit sur le monde : Qui sont ces personnes ? D'où viennent-elles ? Où vont-elles ? Quand les réponses à ces questions vont être données et comprises par les aborigènes, les institutions tribales, la conception du monde et de la vie, du milieu, pour la première fois, vont être mises en cause. Une « fêlure » va se produire dans l'enclos social, lequel, peu à peu, va s'agrandir au contact de deux civilisations différentes pour finalement voir apparaître, à nos jours, le « craquement » du milieu socio-culturel autochtone.

## **Le jour « J » : 19 juin 1878**

C'était le 19 juin 1878 que le Grand Chef Ataï, après mûres réflexions se décida, enfin, à agir. Il avait patienté avec les anciens de son village, avec le pays tout entier durant plusieurs années. Dès palabres avaient succédé aux palabres... Lui-même avait plaidé en faveur des Blancs qui ont « bon cœur ». Ceux-ci sont intouchables, ils sont « tabou ». Auprès des autorités civiles et militaires de l'époque il était intervenu, plus d'une fois, pour réclamer plus de justice, plus de charité, plus de cœur. Malheureusement, le cœur de ces « Messieurs » de l'époque était aussi dur que la pierre bleue de la rivière, dira-t-il, et les notions élémentaires de justice et de charité chrétienne, obnubilées, par le mercantilisme sordide du 19<sup>e</sup> siècle. Pendant ce temps, des émissaires, de nombreux émissaires étaient envoyés de villages en villages pour contacter les chefs et la population. Inutile de dire que les anciens avaient passé des nuits entières à discuter, à peser le « pour » et le « contre ». Les injustices étaient devenues accablantes, pesantes, pour ce peuple jeune et plein de vitalité. Elles firent, finalement, éclater la mince couche de

résignation chrétienne inculquée par les Missions. La date fatidique 19 juin 1878, vint...

Avant de poursuivre notre récit soulignons, ici, l'écran qui sépare les deux mondes différents et qui les empêche d'établir, entre eux des relations de « bon voisinage ». Cet « écran » n'est autre que la méconnaissance mutuelle des normes qui règlent les rapports inter-individuels et sociétaires dans les deux groupes. Dans la collectivité autochtone l'intervention personnelle du chef revêt une importance capitale, nous dirions, « sacrée » ; elle ne doit pas être prise à la légère, car le chef porte, en lui, tout son peuple et les dieux de la collectivité « parlent » par sa bouche. Soulignons, d'autre part, qu'avant de prendre une décision importante le chef consulte son conseil. Refuser, donc, de prendre en considération les requêtes d'un chef ou de son émissaire, surtout, si cette requête est fondée c'est porter un affront à la fierté naturelle des notables du village. L'importance de la décision prise se mesure à la durée des palabres. Le grand chef Ataï et son conseil marqué depuis de longues générations par les règles coutumières de leur milieu, lesquelles, sont caractérisées par une vie communautaire intense, ignoraient que leurs voisins héritent eux, au contraire, de l'esprit individualiste de la première République.

Le Grand Chef Ataï réunit donc son conseil dans la grande case ronde. Les femmes s'étaient groupées devant la case. Les enfants, par petits groupes jouaient, en silence, non loin de là. Quelque chose de grand, d'important se préparait... Le Takata, — sorcier, guérisseur, devin, — en effet, avait revêtu sa longue tunique de poils de roussettes et de plumes de notous. Les guerriers dans la rivière toute proche avaient poli les pierres de leurs frondes et affûté leurs lances et leurs flèches. Les cordes des arcs, trempées dans une eau spéciale et durcies au feu, étaient tendues... Le cri de guerre n'était pas encore lancé. Le grand chef Ataï était patient. Il avait horreur du sang versé. Il pensait à sa femme, à ses enfants et à la vie de ses sujets.

Au cours de ses délibérations le Conseil des Anciens avaient envoyés un émissaire auprès de M. Chêne, colon habitant près du village de Dogny avec mission de réclamer pour la première fois le retour à cette tribu d'une jeune femme, Katia, que celui-ci détenait sans autorisation du chef et de ses parents, comme domestique. Le Conseil des Anciens attendait la réponse de M. Chêne. La décision finale dépendrait donc de

son acquiescement ou de son refus... Les colons dispersés à l'intérieur du pays ne se doutaient de rien. Ils vaquaient à leurs occupations habituelles : Élevage, cultures, etc.. On craignait sans aucun doute « les Naturels », comme on disait à cette époque. Mais, quel grand mal pouvaient-ils tramer ces « paisibles sauvages » avec leurs frondes et leurs flèches ? Seules, disait-on, la détonation et la fumée du fusil-à-piston suffiraient à les effrayer...

Le Grand Chef Ataï connaissait ses hommes et la faiblesse des hommes-blancs. Ses hommes sont des guerriers dont l'agilité et le sang-froid seront prouvés par la suite. Si la force des hommes-blancs réside dans leurs fusils-à-piston, leur faiblesse, par contre, est dans leur petit nombre et leur isolement.

Toutefois, des émissaires revenus du chef-lieu, de Nouméa, avaient annoncé au Grand Chef Ataï que les Blancs disposaient d'une force dont il fallait se méfier. Le Gouverneur de l'époque, le capitaine de vaisseau Olry disposait en effet, de 1 700 hommes de troupe et de 900 marins. Le grand chef savait, par expérience, que les marins étaient des soldats incendiaires, de véritables hordes d'Atila semant la terreur partout où ils passaient. Une base navale était à Nouméa. Elle comptait l'avisos à vapeur Le Curieux, l'avisos transporteur La Vire, la canonnière Le Perrier, etc. Ces vaisseaux pouvaient transporter ces marins à n'importe quel point du pays, si le cri de guerre était lancé. Le Grand Chef Ataï connaissait donc, parfaitement, la force dont disposait son adversaire et le danger qu'il encourait avec ses sujets.

En face de celui-ci de quoi disposait-il ? Le Grand Chef Ataï n'avait entre ses mains que le courage de ses guerriers, la ténacité du chef et les appels réitérés de ses compatriotes à plus de justice et à la liberté. Avec ses mains vides il va se lancer au combat, tel un enfant désarmé de tout, contre un adulte armé jusqu'aux dents. Oui. C'est bien là un duel à mort qui va se livrer à armes inégales...



## **Le rapt d'une femme autochtone, cause de l'insurrection de 1878**

L'émissaire, un jeune homme du village de Dogny, revint. Il était 3 h. de l'après-midi. Tout le village était là au complet. A son arrivée les femmes et les enfants se sont regroupés devant la case commune où se tenait le Conseil des Anciens. Chacun l'interrogeait du regard. Mais, le jeune homme leur répondit par son silence, le sérieux de sa démarche et l'air soucieux de son visage. Le bruit courut aussitôt que le Blanc avait refusé de rendre Katia. Le jeune homme entra directement dans la case après avoir eu soin de déposer ses armes devant la porte. Les vieux étaient tous présents. Ils avaient tenu conseil toute la matinée. A midi, les femmes avaient servi leur nourriture. Mais eux, refusaient de prendre toute nourriture, avant que Katia ne soit de retour dans le village.

Une faible lumière issue de la braise du foyer projeta sur les parois de la case la silhouette du jeune homme et les regards interrogateurs des notables. Le jeune homme n'eut pas le temps de prendre sa place dans la case, en se courbant jusqu'à terre, qu'une voix brisa le silence de la demeure commune.

- *Où est Katia ?*
- *Toujours chez le Blanc.*
- *Qu'as-tu dit au Blanc ?*
- *Rendre Katia au village de Dogny.*
- *Que t'a-t-il répondu ?*
- *Non.*

Un murmure de réprobation s'éleva, alors, de la case. C'était le Grand Chef Ataï qui interrogeait le jeune homme. Sa voix tremblait, car, déjà, malgré lui, la colère montait dans son cœur. Personne, pourtant, n'osait prendre de décision... Le grand chef prit, alors, à part, son *Takata*. Celui-ci devait se prononcer sur l'opportunité d'une action à prendre en de telles circonstances et par des offrandes demander l'aide des ancêtres. Les ancêtres sont d'accord glissa le *Takata* à l'oreille du grand chef et le temps est éminemment propice pour agir... Le grand chef, une dernière fois demanda l'avis de son Conseil. Les Vieux tombèrent d'accord sur le point suivant : Conformément à la coutume du pays il faut punir

l'homme blanc qui sans la moindre pudeur s'entête à garder, chez lui, une femme qui appartient au village de Dogny.

Devant l'accord unanime de son Conseil le grand chef prit la décision suivante : Il faut châtier le coupable. Il faut chasser du pays l'homme Blanc. Il faut reconquérir la paix et la liberté perdues.

## **Le discours du Grand Chef Ataï.**

À l'heure même le Grand Chef réunit ses guerriers. Il leur exposa les motifs du combat et le plan de la bataille à entreprendre en commun. Sa parole était brisée par la colère. Son commandement était aussi bref que le bruit du tonnerre un jour d'orage. Tout le village tremblait de joie et de frayeur, comme les feuilles des arbres un jour de grand vent. Car, ce n'était pas souvent que le grand Chef Ataï s'adressait à son peuple avec tant de solennité et de véhémence... « Écoutez tous, dit-il. Le Blanc est la ruine de notre peuple. Katia, la fille de notre village est entre les mains d'un des leurs. Il faut la sauver. Il faut venger l'honneur du village de Dogny, outragé, bafoué. Toutes nos terres sont entre leurs mains. Leurs bêtes à cornes piétinent les tombes de nos ancêtres. Pouvons-nous supporter plus longtemps de tels outrages, de telles infamies ? Non. Si les malheurs tombent sur nos villages, nos familles, nos enfants, ce sont, les dieux qui se vengent. Notre lâcheté fera fondre sur nos têtes le courroux de nos ancêtres. Rassurez-vous, nous ne sommes pas seuls à gémir, à pleurer. Tout le pays est avec nous. Tous les villages du nord au sud sont avec nous. Tout le pays nous suivra si nous marchons de l'avant, si nous sommes victorieux. Et, nous serons vainqueurs, car les ancêtres sont avec nous. Personne ne mangera avant que le coupable ne soit puni. Vous, les femmes vous encouragerez les guerriers. — Vous, les enfants vous porterez les sachets de pierres et vous serez près de vos aînés ! Vous, les guerriers, préparez vos armes et invoquez la faveur des dieux ! J'ai dit. » Tout le

village approuvait ce discours d'un hochement de tête et d'un murmure approbateur.

Il est 5 h. Le coupable va être châtié et ce sera le début de l'insurrection des Dans le discours du Grand Chef Ataï nous pouvons déceler les raisons souvent invoquées — et qui sont vraies — du soulèvement des autochtones : Introduction du bétail dans les réserves,

les tombes familiales profanées par les bêtes, les terres devenues la propriété des Européens, détention de femmes aborigènes par les colons. Pour notre part nous dirions que toutes ces raisons ne sont que secondaires elles sont, pour ainsi dire, « la goutte d'eau qui fait déborder le verre ». Nous serions, plutôt, en présence de deux Cultures, de deux Civilisations différentes, nous allions dire : hétérogènes. Pour l'autochtone le monde porte en lui-même sa signification dernière. Pour l'europpéen le monde n'est qu'un moyen pour assurer son existence ; et sa signification finale se trouve reporter dans un au-delà extracosmique. Par exemple, pour les aborigènes la terre est un Être Vivant et dans certain cas, elle est même « divinisée », car elle porte dans son sein le corps et l'esprit des ancêtres. La profanation, à ce moment, touche, non seulement, les lieux de sépulture mais tout le contexte socio-culturel et institutionnel du village. En d'autre terme, le village n'a plus de sens puisque la terre sur laquelle il est situé, profanée, a perdu le sien. Il ne reste plus qu'une solution : c'est de partir, aller habiter ailleurs et là à nouveau, re-sacraliser les lieux. Un autre exemple : une femme détenue par un étranger hors de son cadre naturel, non seulement, c'est un affront à la famille, au chef du village, mais, l'absence d'un élément du corps social porte préjudice au corps tout entier. Pour établir l'équilibre il faut à tout prix récupérer l'élément absent, soit par échange, soit par la force. La raison donc principale, à notre avis, de l'insurrection c'est l'impossibilité de dialogue entre deux civilisations et deux cultures hétérogènes. A mesure que nous suivrons les

événements de 1878 nous nous rendrons mieux compte de ce qui vient d'être signalé.

## **Katia rendue à son village.**

Personne ne prit de nourriture. Et déjà, le soleil était à l'horizon. Les oiseaux piaillaient de joie, car ils s'étaient gavés des grains du grand banyan qui surplombe la colline. Ils s'apprêtaient à prendre leur repos sur les branches molles du bourao.

Les roussettes de la montagne, légèrement, descendaient vers la plaine au fil du vent en étalant leurs grandes ailes. Pour ces mammifères

calédoniens les fleurs blanches et mielleuses du niaouli feront un plat appétissant... Au milieu de ce monde qui sommeille ou qui palpète de vie trois hommes suivent un sentier pierreux... Cette belle nature n'éveille guère leur attention. Ils vont leur chemin, droit devant eux, comme s'ils avaient une mission importante à accomplir. Où vont-ils donc ?

Ils traversent maintenant une rivière l'eau montant jusqu'aux genoux. Dans le creux de sa main l'un de ces hommes boit l'eau bien fraîche descendant de la montagne. Un autre s'affaire à ramasser quelques pierres pour garnir sa fronde. Le troisième avait déjà franchi le gué et attendait ses deux compagnons sur le talus d'en face. Brusquement, la nuit vient de tomber. Déjà les premières lueurs de la lune s'annoncent sur la colline. Les premières étoiles scintillent dans le firmament bleu du ciel calédonien... Nos trois hommes continuent leur chemin en pressant le pas. A cette heure aucun homme ne sort de son village. La peur des ténèbres et des mauvais esprits retient l'homme dans sa case. Nos trois hommes, pourtant, bravent les ténèbres en se faufilant dans les bois avec agilité. Soudain, ils s'arrêtent. Seul le murmure d'un ruisseau tout proche rompt le silence de la nuit et inspire à nos trois hommes la crainte d'une présence invisible. L'un d'eux montre du doigt l'horizon. Qu'y a-t-il ? Une lumière, une présence humaine... Sur la pointe des pieds nos trois hommes se dirigent vers la lumière. Bientôt, on distingue nettement la forme d'une bâtisse européenne et, par la fenêtre ouverte, un homme, des femmes et des enfants. C'est la demeure de M. Chêne. Celui-ci habitait sur une colline afin de mieux surveiller les allées et venues des autochtones, à qui, il interdisait de circuler dans sa propriété 1. « C'est ici qu'habite Katia, dit, l'un des deux hommes. Notre mission est de la ramener au village. » Après une brève délibération nos hommes se décident à agir et à agir promptement. L'un d'eux pénètre, alors, dans la demeure et demande un tison de feu pour allumer sa pipe. Sans se douter de rien, M. Chêne s'apprête à satisfaire sa demande, quand, son compagnon brandit son casse-tête et répare, à sa façon, le déshonneur infligé au village de Dogny. Les autres membres de la famille subissent le même sort, car pour les autochtones la faute de M. Chêne pèse aussi sur les membres de sa famille. Le groupe est responsable du bien ou de la faute de l'un de ses membres. La maison est incendiée et les bêtes à cornes, responsables, elles, pour d'autres méfaits, sagaillées. Leur

mission accomplie, nos trois hommes, avec Katia, s'en retournent au village. Derrière eux, une grosse fumée noire qu'étale le vent, exhale une odeur de chair grillée. Katia, une dernière fois, s'arrête et regarde le lieu où, pendant trois années consécutives, elle avait été la domestique du malheureux. Malgré elle, une larme perle sur ses joues creuses et du revers de sa main droite, elle l'essuie.

1. Cette interdiction de circuler dans les « propriétés privées » est encore en vigueur aujourd'hui. On voit, à l'entrée des propriétés, des pancartes portant l'inscription suivante : « Propriété privée. Tous chiens errants seront abattus. »

La grosse fumée noire avait disparu. Maintenant, c'est une belle flamme droite qui monte vers le ciel. A sa clarté, il semble que la nature entière jubile... Elle annonce, en effet, au village que la mission de nos trois hommes est accomplie. On fait alors ripailles et danses... Encouragé par ce premier succès, on ne s'en tint pas là car d'autres blancs détenaient d'autres femmes du pays. Ces actes qui viennent d'être relatés peuvent surprendre et paraître pour certains hommes de notre temps comme des actes de « sauvagerie ». Mais, aujourd'hui, on s'aperçoit que plus les mœurs sont raffinées, plus une tendance à cette « sauvagerie » primitive est en train de s'accroître. A notre époque, en effet, l'homme de la rue n'éprouve-t-il pas de la peur en face des inventions prodigieuses dans le domaine militaire ? Si, demain, guerre il y a, quel mot trouverait-on pour caractériser la destruction par la bombe atomique, ou autres, des millions de vies humaines ? Le mot « sauvagerie » serait-il adéquat ? Tout ceci pour dire qu'avant de porter un jugement de valeur sur un acte, surtout si cet acte a été posé par des personnes appartenant à un autre type de civilisation que la nôtre, il faudrait commencer d'abord par le situer dans son temps et son milieu. A Dogny, si, à la suite de M. Chêne, la famille a été mise à mort, les maisons et tout ce qui lui appartenait détruit, c'est que pour les aborigènes tout l'univers familial de M. Chêne est une seule et même chose. L'autochtone n'a pas encore l'esprit de distinction de la scolastique ni l'esprit cartésien. Doué de bon sens, son esprit est ouvert à la réalité concrète et non pas abstraite. Il vit dans un univers mental où le groupe tient une place importante, où les membres du groupe sont soudés les uns aux autres. Lorsque l'un des maillons se détache, celui-ci

est voué à la perdition. L'homme ne peut que s'épanouir à l'intérieur du groupe, il n'y a pas d'autres possibilités.

## **Les représailles : Les chefs de Dogny incarcérés.**

Le 20 juin, au matin, la nouvelle fut connue dans la région et même au-delà... Les gendarmes de La Foa sont alertés. Ils se rendent immédiatement sur les lieux. Un amas de cendre les attend. Ils appellent vainement l'infortuné. Un rapport est, sur le champ, établi et un coup de fil envoyé au chef-lieu. Immédiatement, les coupables sont recherchés. Le mobile du meurtre importe peu. Il faut punir les coupables. Ceux-ci sont introuvables. Pendant ce temps les gens de la tribu de Dogny étaient demeurés calmes. Les guerriers avaient rentré leurs armes et gardé leur sang-froid. Le 20, au matin, la tribu s'était levée comme d'habitude et vaquait aux travaux habituels.

Par ordre du Gouverneur les gendarmes procèdent à l'arrestation des chefs de Dogny entre le 21 et le 23 juin 1878. Des menaces leur sont faites s'ils ne révèlent pas le nom du ou des meurtriers. Un silence de mort est leur seule réponse... Sur le champ, les chefs, sous les yeux de leurs sujets sont malmenés et conduits en prison. Cette méthode rappelle hélas, ce qui s'est passé à notre époque dans d'autres pays. Les chefs sont donc conduits au poste de gendarmerie le plus proche, menottes aux mains. Mais, aucun d'eux ne révélera le nom des meurtriers. La tribu de Dogny passa trois jours mouvementés. Les chefs, devant leurs sujets, ont été traités sans respect. C'est là une insulte que nous qualifierons de « monstrueuse », imaginée par la perfidie humaine pour punir une société autochtone. On connaissait pourtant le lieu d'incarcération des chefs, car à cette époque les prisons étaient constamment visitées par les aborigènes. Des éclaireurs avaient suivis de loin les chefs. Ils étaient écoeurés par les mauvais traitements que ceux-ci subissaient de la part des « étrangers ». Le bruit courut aussitôt de villages en villages... On comprend donc le sort malheureux qui sera réservé aux gendarmes de La Foa dans la nuit du 24 au 25 juin. Ils étaient bien victimes de leur zèle intempestif... Le massacre de Dogny, l'arrestation des chefs, ont été le prélude d'une suite de massacres en

règle. Du 24 au 25 des familles européennes sont massacrés à La Foa, Téremba, etc. Des tribus entières se soulèvent : Moindou, Moméa, Farino, Poquereux, la Vallée de Thio. Le grand chef Ataï avait prévu ce soulèvement général. Déjà la liberté de son peuple luisait à l'horizon...

Un regard superficiel sur ces suites de massacres conduirait inévitablement à condamner les uns et à considérer les autres comme des héros. Pour nous, ces deux mondes qui luttent pour la sauvegarde de leur existence, qui luttent pour la vie, ressemblent à deux gladiateurs poussés par une force invisible qui leur est étrangère, s'entre-tuent, les yeux bandés, sans trop savoir pourquoi. Ceci nous conduit (nous sommes au moment de l'emprisonnement des chefs de Dogny), à situer le chef dans son cadre naturel.

Nous comparerons volontiers le chef avec la case qu'il habite. La grande case ronde dans laquelle le chef a une place déterminée ne peut être dissociée de la personne du chef. Là où il y a un chef, il doit y avoir une case, une habitation qui le symbolise. Qui a vu la case du chef peut se dire : « J'ai vu le chef ». Qui manque de respect à la case du chef manque de respect à la personne du chef. En voyage, le chef porte avec lui « quelque chose » de sa case.

Quand le chef fait sa réunion dans sa case ronde, il y a un espace qui lui est réservé ; aucun autre homme ne peut prendre cette place. Dans la Grande Terre, la place du chef est près du pieu central de la case, c'est-à-dire à l'endroit où repose tout l'édifice. Ainsi, c'est sur le chef que repose la société calédonienne ; sans lui tout l'édifice social s'écroule. De même que toutes les nervures de la case viennent se reposer sur le pieu central de l'édifice, de même tous les groupes sociaux de la collectivité n'ont d'existence que par le chef. Si des intempéries viennent à ébranler le pieu central, c'est tout l'édifice qui se trouve ébranlé ; il en est de même du chef. Si le chef n'est pas respecté, encore moins s'il a été maltraité devant ses sujets, c'est tout l'édifice social qui est mis en course et qui se défend. De même qu'au moment du cyclone on s'unit pour empêcher un édifice de tomber, de même, dans ce cas, les autochtones s'unissent pour empêcher ou venger une société sapée à sa base dans la personne de son chef. En 1878 l'élément européen ignorait ces réalités sociologiques. Il ne faut pas leur en vouloir, ils sont de leur temps. A nous, aujourd'hui, de ne pas juger trop superficiellement les faits, mais essayons de les regarder plus en profondeur.

## Le casse-tête contre le fusil à piston

Le grand chef Ataï savait que le soulèvement des villages allait entraîner la riposte de l'adversaire. Il fallait donc s'attendre un jour ou l'autre à un coup dur. Mais, peu importe. Pour le respect de sa personne, de ses sujets, de sa famille, de son village, de ses coutumes, il faut prendre les risques de la lutte. Puisque les paroles ne sont pas entendues, autant en venir aux actes.

Devant ce soulèvement massif des villages tous les colons de l'intérieur se replient au poste de Téremba. Le 25 juin dans l'après-midi les colons de Fonwarhi rallient le poste avec deux chariots. L'un transportant des blessés et l'autre six morts. A 5 h du soir, M. de Laubarède rallie le poste à son tour avec un contingent de déportés armés de fusils-à-piston et d'armes de chasse.

Au début de l'insurrection Téremba est commandé par le lieutenant d'infanterie de marine Vanauld. Il avait sous ses ordres une quarantaine de soldats. Le 25, le capitaine de frégate Rivière viendra au secours du poste. C'est avec lui que les déportés et les colons qui ont pu échapper au massacre organiseront la défense. Dans la nuit du 25, on vit au poste dans l'attente d'une attaque soudaine des autochtones. Rien ne vint... Le 26 juin, à 3 h, de l'après-midi, le colonel d'infanterie de marine Gally-Pasebosc arrive à Nouméa sur le Sendre. Il avait juré d'exterminer la race autochtone comme l'ont fait les Anglais en Tasmanie. La suite de l'histoire relatara la mort du colonel. Il emmenait donc avec lui la cinquième compagnie commandée par le capitaine Boule. Elle comprenait 120 hommes, 32 marins et 36 déportés.

Pendant ce temps le gouverneur de la colonie envoie une compagnie de marine à Uraï, village insurgé. 100 hommes commandés par Gallet sont déposés à Boulouparis, 50 hommes à Canala et 50 à Houaïlou. Les colons de la région de Saint Vincent, de Boulouparis, Tomo se dirigent sur Nouméa. « La route de Païta à Nouméa, écrit Rivière, était couverte d'hommes, de femmes, d'enfants, de voitures à bœufs, de chevaux... » Le grand chef Ataï avait déjà prévu la part prépondérante de la base marine de Nouméa dans le combat qu'il entreprend. Aussi, voulait-il en finir le plus rapidement possible. Pour cela il avait entraîné ses guerriers à la tactique de combat que nous appellerions la « guérilla mélanésienne ». Il s'agissait d'attaquer l'adversaire, plus fort et plus



armé, à l'improviste et avec son sang-froid. Rivière dans son journal écrit : « L'attaque était partout si imprévue, les coups si rapides que peu de monde parvenait à résister... D'un côté, on surprenait un poste de gendarmerie, de l'autre, on tuait l'employé du télégraphe, M. Riou, sur son appareil même, au moment où il prévenait Nouméa de la révolte. Ailleurs, on s'introduit dans les maisons sous prétexte d'allumer une pipe et l'on profitait du moment où les personnes tournaient le dos pour les assommer à coup de casse-tête. »

## **Panique à Nouméa.**

Déjà, dès le 26 juin, le bruit courait que les autochtones allaient descendre en masse sur Nouméa. Cette nouvelle mensongère causa au chef-lieu une véritable panique : on construisait des barricades, on graissait les fusils, en somme la capitale préparait son plan de résistance en cas d'assaut. Le grand chef Ataï n'avait pas la prétention de se mesurer au gouvernement. Il voulait simplement que justice soit faite.

Devant cette panique généralisée, le gouverneur, de sa propre autorité, fit emprisonner 150 autochtones qui travaillaient à Nouméa à cette époque. L'île Nou fut le lieu où ils furent incarcérés. Cette mesure brutale du chef de la colonie apaisa quelques jours nos braves citoyens d'alors. Mais elle ne suffisait pas. Il fallait à nos citoyens de l'action. Et comment, puisque le foyer de l'insurrection est à 140 kilomètres de la capitale ?

Le 2 juillet donc, la population nouméenne, dans sa presque totalité, se décide à se réunir afin de faire face au danger menaçant. On s'assemble donc dans un dock qu'on appelle le dock français. Là on décide à l'unanimité la création d'un corps à cheval pour la Défense de Saint Vincent. Le gouverneur donne son accord. Il remet même au corps équestre, commandé par M. Boutang, 28 revolvers avec 24 cartouches par arme. Dans la nuit du 2 au 3 juillet celui-ci quitte Nouméa en direction de Téremba où il espère rejoindre le colonel Gally Pasbosc.

Comme nous avons essayé de réfléchir sur les attitudes des autochtones afin d'y découvrir les motivations de leurs actes qui ne sont pas forcément celles qui apparaissent les premières, essayons d'adopter la même méthode pour les Européens. Nous ne sommes pas à un siècle de distance de la Révolution française, plus précisément, nous sommes à

90 ans environ de la première République. Les Européens, qui à cette époque étaient en Nouvelle-Calédonie, sont plus profondément marqués que ceux d'aujourd'hui par cet événement douloureux, car il a fait couler des flots de sang.

Rien plus, ceux qui sont venus dans l'île, ont été marqués dans leur existence personnelle, et profondément, par un sentiment d'injustice et de frustration. Beaucoup ont perdu le sens de la vie, car ce qui faisait leur bonheur, ici-bas, c'était la joie de vivre en famille, de retrouver des amis, d'avoir un chez-soi où, dans le calme, au milieu de ses enfants, on pouvait fumer tranquillement sa pipe ou lire son journal... Par suite d'une décision arbitraire d'un gouvernement, ils avaient tout quitté et c'est le grand voyage, la grande aventure vers une île dont on sait à peine le nom : la Nouvelle-Calédonie. Nous sommes là en présence d'un déchirement de cœur indéfinissable, d'un assombrissement de l'esprit, d'un déracinement dont la seule compensation ne peut être que la vengeance tôt ou tard<sup>4</sup>.

En 1878, beaucoup de ces Européens avaient retrouvé un peu la joie de vivre. Ils s'étaient regroupés pour mieux s'entraider. Ils avaient construit des maisons et sur la terre aride quelques plantes de l'Europe avaient germé. Nous comprenons dès lors leurs réactions, que nous serions tentés de taxer trop rapidement comme « violentes », en face d'une insurrection dont, eux-mêmes, ne saisissaient pas tout à fait les raisons. On est attaqué, il faut se défendre. Tel serait le mot d'ordre de cette population à peine sortie victorieuse de la période révolutionnaire du désespoir.

Dans cette perspective toute idée de dialogue avec le parti adverse est impossible. On ne cherchera pas à comprendre l'autre, car dans ces circonstances l'instinct de conservation obstrue l'intelligence. Ce qui compte c'est de « survivre », surtout si l'espace géographique, dans lequel on vit, est un « mouchoir de poche » et qu'on est talonné de tous côtés par la pression du nombre.

Dans ces lignes nous avons essayé d'expliquer brièvement les attitudes de l'Européen durant l'insurrection de 1878. Car, à notre avis, il ne suffit pas d'écrire une histoire, surtout une histoire d'une telle importance, mais il faut aussi « expliquer » l'histoire.

---

4 1. Voir le livre d'Agnès Chabrier, « Noir est la couleur », Flammarion, 1964.

## Diviser pour régner

Le lieutenant Servant, bras droit de Rivière était convaincu que l'insurrection ne pouvait être étouffée qu'avec le concours d'autres villages autochtones. Son objectif est donc de diviser les aborigènes. Vaut-il atteindre son but ?

De son côté le Grand Chef Ataï était loin de penser qu'un jour il aurait à lever les armes contre ses propres frères. Et pourtant c'est ce qui allait arriver. Servant, avec habileté, saura gagner l'alliance des Canalas, en flattant la fierté du grand chef Gélima.

Suivons le lieutenant dans ses pourparlers avec les chefs de la côte Est. Le lieutenant accompagné d'un Hébridais traverse la chaîne à cheval soit, environ, 50 kilomètres. Il va rendre visite au grand chef Gélima pour le décider à le suivre avec ses guerriers. Voici comment Rivière relate l'entrevue : « Arrivé à Canala, Servant, fait appeler les chefs, Gélima, Nondo et Cake. Il les accueille bien, leur fait les politesses habituelles. Puis, tranquillement, mais d'un ton ferme et résolu il leur dit que les tribus d'Ataï ont surpris traîtreusement des colons d'Uraï et les ont assassinés. C'est sur les tribus de Canala qu'il compte pour châtier les coupables. Et, afin que l'honneur leur en revienne tout entier, il ne leur adjointra pas de soldats ; il ira, lui seul, combattre avec elles. Les chefs se taisaient... Allez, leur dit-il, en les congédiant, le rendez-vous est pour 8 h, ce soir, à Ciû. C'est là que nous partirons tous ensemble. » Le silence des trois chefs écoutant le discours résolu et autoritaire du lieutenant montre la gravité du cas de conscience qu'ils avaient à résoudre : Doivent-ils suivre le lieutenant ou bien refuser de combattre leurs propres frères ?

Le lendemain à 8 h, Servant et son domestique sont à Ciû. Les trois chefs et quelques soldats étaient fidèles au rendez-vous. Désappointement du lieutenant devant si peu de monde. On lui fit alors comprendre que les autres guerriers ont emprunté des chemins de traverse et que le grand rendez-vous est à Coindé. Le lieutenant enfourche son cheval et tourne ses rennes en direction de Coindé. Les chefs suivent.

Durant toute la traversée aucun mot ne sera échangé entre les cavaliers et les piétons. Ceux-ci de leur côté observeront le plus grand silence. Dans le milieu autochtone le silence a une signification.

À Coindé, le lieutenant trouve rassemblés 400 hommes en tenue de guerre. Après une petite halte le lieutenant groupe tout son monde et la troupe s'ébranle, à la file indienne, derrière Servant à cheval. De sa monture notre lieutenant jette, parfois, un coup d'œil à l'arrière pour être certain que la colonne suit. La colonne suivait...

À la nuit tombante aucun répit ; il faut marcher. Nos guerriers allument des torches. A la lueur de ces peaux de niaouli enflammées on distingue nettement la figure pâle, harassée de fatigue, ridée par la tristesse de nos trois chefs. Servant, sur sa monture, balance son buste de droite et de gauche...

Après une marche forcée, toute la nuit, au lever du soleil, du haut d'une colline la troupe aperçoit Uraï, le domaine du grand chef Ataï. Servant descend de sa monture pour se dégourdir les jambes. Il passe les rennes de son cheval à son domestique. Toute la troupe entoure le lieutenant et contemple Uraï. Pas un mot, pourtant, n'est échangé entre les guerriers. Les chefs, eux, s'étaient retirés à l'écart, car ils connaissaient la région. Souvent, ils étaient venus à ce même endroit, échanger des produits avec le grand chef Ataï. Ils connaissaient donc le grand chef d'Uraï, son courage, sa force et la valeur de ses guerriers. Ils se disaient tout bas : pourrions-nous parvenir à le vaincre ? Ils doutaient d'eux-mêmes, et de l'efficacité du fusil-à-piston que Servant portait à ce moment en bandoulière. Ils secouaient tristement la tête... Pendant qu'ils se livraient à de telles réflexions une voix se fit entendre, celle du lieutenant : « Hé, les chefs, dit-il, venez et voyez !... Toute cette région du nord au sud est en guerre. Ataï a traîtreusement massacré, là-bas, sur cette colline que vous apercevez un blanc et sa famille. Je compte sur vous pour punir les coupables. Êtes-vous d'accord ? » Nondo, du coin de l'œil observe le grand chef Gélima. Cake balaye la pelouse verte de son orteil nu. Gélima, d'un mouvement de tête, sans beaucoup de conviction répond par l'affirmative. « Bien, dit le lieutenant, alors, en avant. »

Déjà, Servant était remonté sur sa monture, quand, les guerriers qui s'étaient écartés un moment reviennent en poussant des cris. Servant, se croyant trahi, décroche son fusil et déjà le braque sur nos trois chefs demeurés impassibles. Nondo d'un ton de commisération lui fait comprendre l'inutilité de son acte. Il s'agissait d'autre chose. Les guerriers avaient, en effet, aperçu une maison incendiée, celle d'un colon. La vue de cette maison et du sang fraîchement répandu les avait

mis hors d'eux-mêmes. Déjà deux camps se forment : celui de Nondo favorable aux insurgés et celui de Gélima pour Servant. Nondo reproche, alors, publiquement à Gélima son acte. Oserait-il lever son bras contre son frère ? A Canala, dit-il, ne sommes-nous pas aussi victimes de notre hospitalité, de notre bon coeur, pour ces étrangers ? Nos terres ne sont-elles pas toutes entières entre leurs mains ? Nos femmes, contre notre gré, ne sont-elles pas leurs esclaves ? Leurs bêtes à cornes ne piétinent-elles pas nos cultures d'ignames et les tombes de nos ancêtres ? Il faut, dit-il, soutenir le grand chef Ataï.

Servant qui était descendu de sa monture intervient car le silence du grand chef Gélima l'inquiétait. « Nondo, dit, alors, Servant je te donne ma carabine. C'est un cadeau que je te fais. » Nondo ouvre tout grand ses yeux... il est satisfait. Il prend le fusil et serre la main de Servant. « Nous sommes avec toi, dit-il, conduis-nous au colonel. » Le lieutenant Servant était parvenu à son but : Diviser pour régner.

Dans toutes guerres, escarmouches ou guérillas, le premier but des forces en présence est de semer la division dans le camp de l'adversaire. Car, on ne peut s'assurer de la victoire que si une brèche est opérée dans la troupe adverse. Le lieutenant Servant connaissait cette règle d'or de la tactique militaire. Le grand chef Ataï, par expérience, savait l'importance de l'union dans un combat bien organisé. Il avait envoyé des émissaires au grand chef Gélima. Mais celui-ci hésitait à répondre à l'invitation du grand chef d'Uraï, car ou bien il craignait les représailles du Blanc, ou bien il avait déjà à cette époque fait preuve de maturité politique. Personne ne peut condamner le grand chef Gélima, personne non plus ne peut lui adresser des éloges, car il n'avait pas le droit de lever le bras contre son propre frère, surtout, à l'invitation d'un étranger. Ceci est contre les normes coutumières qui doivent être respectées même par les chefs calédoniens. Nous avons adopté le titre : Diviser pour régner, non pour stigmatiser certaines politiques locales actuelles, car nous croyons à la nécessité du choix politique et nous sommes convaincus que les autochtones sont capables de faire ce choix en toute connaissance de cause, mais, une fois de plus, pour montrer qu'à l'époque qui nous intéresse les deux peuples qui sont en conflit avaient une conception différente de la réalité sociale. L'un se croyait supérieur à l'autre et avait conscience qu'il avait une mission « civilisatrice » à opérer et l'autre, instinctivement, refusait cette idéologie et faisait peser tous ses atouts

sur la conservation des valeurs qu'il était décidé de défendre à tout prix. Au cours de cette histoire nous avons été frappés par le silence des chefs Gélima, Nondo et Cake. Essayons dans les pages qui vont suivre d'analyser ce comportement : le silence calédonien.

Le silence dans le milieu aborigène est d'abord un acte rituel. On observe le silence à certaines phases jugées importantes lors des cérémonies de l'initiation. Le silence est aussi observé au cours des repas rituels, au moment, précisément, où l'orateur prend la parole. Il l'est, aussi, à certaines phases des cérémonies du mariage. Au moment des funérailles le silence est sacré, cela va de soi.

Non seulement le silence est un acte rituel, mais, il est aussi un moyen de communication entre les seuls membres du village, c'est-à-dire : ceux qui sont initiés à ce silence. Il peut signifier, soit, une attitude de respect à l'égard de son interlocuteur, ce qui n'indique pas totalement l'approbation ; soit une attitude d'opposition consciente qu'on pourrait traduire ainsi : « Il peut toujours parler, il perd sa salive pour rien. » Le silence peut aussi traduire un état conscient de perplexité : on ne sait trop quelle décision prendre. C'est le cas de mes trois chefs ; ils suivent Servant. Mais, au fond d'eux-mêmes se livre un duel entre deux décisions : l'une en faveur du blanc et l'autre en faveur du grand chef Ataï. Le silence est aussi affirmatif ou négatif suivant le cas. Il est affirmatif, pas nécessairement lorsqu'il est suivi d'actes approbateurs, car, ici, un acte accompli après le silence peut aussi signifier désapprobation. Il est affirmatif ou négatif selon certains comportements extérieurs difficiles à décrire mais que l'interlocuteur devine introspectivement. En somme il s'établirait entre l'interlocuteur et l'interlocuté des « antennes » de liaisons très complexes, dont que seuls les initiés peuvent deviner le sens.

Le silence est un signe de maturité de l'esprit ; il n'y a que les enfants qui ne savent pas garder le silence. Le silence entoure la gravité d'une action et d'une décision. C'est à la nuit tombante que le conseil des anciens se réunit, car le silence de la nuit inspire au respect.

Le silence des humains encore vivants prolonge celui des ancêtres qui se reposent dans le silence de leurs grottes. Ainsi le silence est un acte sacré. L'homme doit savoir garder le silence, faire silence en lui-même,

car un jour il sera appelé à garder le silence pour toujours... Le silence d'ici-bas est l'initiation au silence éternel...

## **La dernière cartouche du Grand Chef Ataï**

Le 3 juillet, le colonel Gally Pasbosc quitte Fonwarhi avec les Canalas en direction de Boulouparis. En cours de route, la troupe s'arrête à La Foa au poste de gendarmerie. Le colonel demande alors aux Canalas d'achever d'incinérer les corps des gendarmes massacrés dans la nuit du 24 au 25 juin.

Du poste de gendarmerie la troupe suit à la file indienne la ligne téléphonique appelée depuis « le chemin du colonel ». En cours de route il s'aperçoit que le fil téléphonique est coupé. Le colonel ordonne une halte. On s'assied donc, le temps de réparer le fil et de charger les fusils à piston. Pendant ce temps, quelques libérés, bons cavaliers, sont envoyés pour inspecter les environs. Soudain Chatenet revint en criant : « Les canaques ! ». En un clin d'oeil tout le monde est sur pied. Le colonel de sa monture crie de toutes ses forces : « En avant ! ». Mais, à peine eut-il poussé ce cri que deux coups de feu retentissent... Ils avaient été tirés de si près qu'on vit la fumée sortir du taillis. « Bien touché ! » fit le colonel, en se redressant sur sa monture. « Ah, tant mieux, fit son compagnon, vous l'avez bien touché, ce sauvage ». « Ah, mon pauvre Gueitte, fit le colonel, c'est moi qui suis bien touché ! » Le colonel descendit de cheval, resta un moment debout et s'affaissa sur le sol. Le capitaine Boule pendant ce temps cherchait avec ses cavaliers les aborigènes. Ils avaient disparu. Le colonel fut soigné à Fonwarhi par le docteur Duliscouet. Il mourut le lendemain, 4 juillet, à 2 heures du matin. Il avait quarante ans. On apprit plus tard que c'était le grand chef Ataï qui l'avait abattu avec sa dernière cartouche. A défaut d'une balle de plomb, Ataï s'était servi d'un bout de pied de marmite en fonte... La mort du colonel lui valut un monument au lieu même où il fut touché.

Aujourd'hui, nous pouvons voir dans cette mort du colonel la fin d'une période et le commencement d'une nouvelle. C'est, en effet, la fin de la période de détermination d'un homme farouchement colonialiste qui voulait l'extermination de la race autochtone. C'est le commencement d'une nouvelle, car ceux qui dans la suite prendront la direction des opérations auront à coeur d'agir plus humainement à l'égard des autochtones. Mais, la mort du colonel est présente encore aujourd'hui

dans les esprits. Un monument à La Foa conserve pieusement les souvenirs de celui que la population européenne considère comme le héros de la présence française dans l'île. Le grand chef Ataï, vénéré par la population autochtone, est considéré comme un meurtrier.

Durant toutes ces pages nous avons essayé de montrer que si le grand chef Ataï ni le colonel Gally Pasbosc et ses compatriotes ne sont responsables du conflit de 1878. Il ne fut en somme que le résultat de tensions, non entre des personnes mais entre des civilisations ou des types de Cultures différentes. Maintenir un monument en l'honneur d'une personne déterminée c'est reconnaître concrètement la victoire de cette personne sur une autre, alors, qu'il s'agirait en définitive, de l'origine d'un nouveau phénomène culturel qui va se traduire par un « mariage » de la Culture occidentale avec la culture autochtone. Aujourd'hui, en effet, nous constatons l'existence d'un mode de penser et d'agir, de parler et de marcher qui est typiquement calédonien. C'est lui qui est la conséquence du conflit de 1878. En d'autres termes, en 1878, deux mentalités différentes se sont opposées et ont donné naissance à la mentalité calédonienne actuelle. Nous devons nous en réjouir et faire tout ce qui est de notre pouvoir pour effacer des esprits une querelle de personnes.

## **L'assaut du poste de Téremba**

La mort du colonel fit échouer tout son plan : la destruction systématique des autochtones. Maintenant, c'est le commandant Rivière qui organise la défense. Avec une troupe il se dirige sur Boulouparis, brûlant tout sur son passage. Il parvint dans ce village, le lendemain à 5 h du soir. Il y demeurera jusqu'au 18 juillet. À cette date le commandant reprendra le chemin du retour. Nous savons que c'est durant son séjour à Boulouparis que le commandant Rivière fit incendier la grande et belle tribu de Tomo. Aujourd'hui ce village est en voie de disparition... À cette date, aussi, deux vaisseaux quittent la France avec 380 hommes à bord direction de la Nouvelle-Calédonie sous le haut commandement du général Trantinian.

À Téremba, entre le 12 et le 24 juillet, le bruit courait que le 24 le poste allait être attaqué par les autochtones. D'où venait ce bruit ? On l'ignorait. Et pourtant il existe. Déjà donc à cette époque il y avait des trahisons, des « fuites » dans le milieu autochtone. L'union des



Calédoniens est-elle donc gageure ? Téremba se prépare donc pour le 24 juillet... Le 21, les autochtones de Moindou et de Moméa attaquent à leur tour le centre agricole de Moindou. Six colons sont massacrés et des maisons incendiées.

Le jour attendu vint. Dans la matinée rien à l'horizon... Puis, vers 5 h du soir 200 hommes surgissent de la brousse en poussant des cris stridents. Tandis qu'au poste, on court aux armes... plusieurs autres centaines de guerriers, sans pousser un seul cri, viennent à leur tour de s'élancer sur le retranchement par le côté opposé à celui de l'attaque. Ils furent arrêtés net, dit-on, par les fusils-à-piston. Ils font demi-tour et se réfugient derrière un bourrelet de terrain. Voyant que l'assaut n'a pas atteint son but ils font pleuvoir sur le poste une pluie de pierres à l'aide de leurs frondes. Les femmes étaient présentes et encourageaient les guerriers. La lutte dura jusqu'à la tombée de la nuit. Le chef Moraï fut tué durant le combat. Les guerriers, après plusieurs heures d'un combat désespéré, abandonnent le terrain, emportant leurs morts et leurs blessés. Du côté du poste, un libéré eut les dents fracassées par une pierre ; un autre reçut une pierre en plein front. Elle le fit basculer du haut du rempart.

Sans nous attarder aux menus détails de ces luttes qui nous rapprocheraient un peu de celles des Gauls, voyons-en plutôt la portée. Deux groupes de civilisations différentes sont en guerre. Ils veulent la disparition l'un de l'autre. Notons toutefois que ce sentiment serait plus accentué chez les aborigènes que chez certains dirigeants du groupe européen. Ceux-ci marqués par la civilisation chrétienne seraient dans une attitude plutôt défensive qu'offensive. Toutefois il y a un déséquilibre des forces. L'un des groupes est manifestement plus fort ; tous les atouts sont pour lui, car techniquement il est le mieux armé. A grande distance il peut abattre son ennemi avec plus de précision que la pierre de la fronde ou la flèche de l'arbalète. Ce détail a son importance, car il va remettre en valeur, dans le milieu autochtone, la puissance du sorcier, l'appui des ancêtres au moment précis du combat, l'efficacité magique des instruments de guerre..., etc. Des questions vont se poser : ces hommes blancs ont-ils des dieux plus puissants que les nôtres ? Peut-on, doit-on, continuer à faire appel à nos ancêtres pour nous aider ou simplement utiliser les mêmes procédés de combat que nos adversaires ?

Désormais la notion d'efficacité, liée à celle de sécurité va transformer tout le milieu autochtone.

Le groupe n'aura plus sa cohésion primitive. Le membre du groupe peut désormais survivre en marge de celui-ci, car il peut trouver sa sécurité en s'intégrant à un autre groupe, jugé plus puissant que le sien. Cette dissociation ira même jusqu'à lui faire désirer, vouloir, la mort de son groupe originel. Et, nous arrivons ici à l'explication des « fuites » et des trahisons que nous avons signalées antérieurement. Cette « désunion » des membres du groupe n'est pas un fait anormal lorsque nous le situons sociologiquement par rapport à la collectivité européenne. Aujourd'hui, le problème serait : comment refaire l'Union des autochtones, liés physiologiquement et ethniquement, dans une collectivité marquée par le brassage de populations et de races diverses ? Est-ce que cette union est possible, désirable ou bien doit-on laisser chacun évoluer librement à l'intérieur de cette collectivité cosmopolite ? Nous verrons que, dans toute société, les membres appartenant au même groupe, quelque soit la diversité sociologique à l'intérieur de la société, aiment se regrouper, se rencontrer, pour partager en commun leurs joies et leurs difficultés, car on ne peut se comprendre qu'entre membres du même groupe. Toutefois pour éviter au groupe de se scléroser en vivant dans un monde fermé il faudrait lui donner la possibilité d'une ouverture sur « l'autre » et sur le monde.

## **La mort glorieuse du Grand Chef Ataï**

Après l'assaut du poste de Téremba le commandant Rivière forme ses francs-tireurs à la « guérilla mélanésienne ». Il inaugure ainsi un nouveau système de combat. Car, dira-t-il plus tard : « il ne fut pas facile d'atteindre les insurgés. Partout où l'on croyait les surprendre, ils disparaissaient subitement sans laisser de traces ; et pourtant ils ne quittaient pas les environs. Tous les jours ils sagaillaient des bœufs dans la brousse. »

Le 1er septembre 1878 une autorisation du gouverneur fut accordée pour une battue générale des autochtones dans la région d'Uraï. Cette battue eut son plein succès grâce à l'appui des guerriers de Canala.

Voici, comment elle fut organisée... M. Pasquier est chargé de garder le poste de Téremba avec seulement quelques hommes, car on est

presque certain que les autochtones n'y reviendront plus. Le lieutenant Cluzel avec 30 hommes occuperait le gué d'Amboa. Un autre détachement prend position dans les marais de Fonwarhi. Vanauld, lui, avec 30 hommes irait en direction de Moindou. M. Boutang, avec ses cavaliers Nouméens, garderait le chemin de La Foa à Bourail. Trois autres colonnes, celles de Servant, de Gallet et de Mercury opéreraient en « rase motte » depuis La Foa. Ainsi pour le grand chef Ataï et ses guerriers aucune issue n'est possible.

Le 1er septembre à 5 h l'ordre de départ est donné par le commandant Rivière. Vers 10 h des cris et des coups de feu retentirent. A 11 h la colonne de Servant arrive en brandissant ses armes et poussant des cris de guerre. Nondo, alors, dépose avec solennités au pied du commandant Rivière quatre corbeilles de feuilles de bananiers contenant quatre têtes fraîchement décapitées. Malgré lui, ses mains tremblaient... Le commandant Rivière le félicita de son acte de courage et du canon de son fusil retourna les têtes qui gisaient sur le sol. Il n'est pas encore satisfait car il lui fallait la tête de celui qui était l'âme de l'insurrection : Le grand chef Ataï. A 12 h une seconde colonne celle de MM. Gallet et Le Gailleur s'annonce. Les soldats portaient victorieusement au bout de leurs baïonnettes en signe de trophée des têtes coupées. La colonne s'arrête devant le commandant. On enlève les têtes et on les aligne sur la pelouse. Il y en a sept. On les reconnaît. Ces têtes sont celles du grand chef Ataï, de son fils, de son *takata* et de quatre de ses guerriers.

Voici comment mourut le grand chef Ataï... Le grand chef, abandonné de ses sujets continuait seul avec son fils, son *takata* et quatre de ses guerriers les plus fidèles à livrer bataille. Il tenait à la main un sabre de la gendarmerie. Il était debout, prêt à la lutte. Il n'eut pas le temps de se servir de son arme, car une flèche d'un de ses compatriotes traversa son bras droit. Deux Canalas s'élancent sur le héros sans défense et l'abattent d'un coup de casse-tête. Ses dernières paroles furent : « Toi aussi, mon frère. » Une flèche ; un casse-tête... Les armes de ses propres frères ! Quel paradoxe !

La mort tragique de celui qui fut l'apôtre de l'union, de la liberté et de l'indépendance de son peuple doit être pour les autochtones et les Européens calédoniens le symbole de l'espérance. Il avait inconsciemment lutté pour qu'un jour les Calédoniens, noirs et blancs ne forment plus

qu'un seul peuple, qui baignera ses racines dans le sang de celui qui voulut combattre et mourir pour leur liberté.

## **Conclusion : la Calédonie, aujourd'hui<sup>5</sup>**

Dans cette conclusion nous serons brefs car les pages qui vont suivre vont décrire la Nouvelle-Calédonie d'aujourd'hui au point de vue économique, politique et religieux. Toutefois, de l'étude précédente, nous voudrions faire ressortir les répercussions psychologiques de la mort du grand chef Ataï sur la population autochtone actuelle. Le grand chef est considéré comme un héros. Les récits de ses exploits ressembleraient à ceux de certains personnages historiques de France, que les troubadours aimaient à relater autour de la cheminée durant les soirées d'hiver. Les enfants calédoniens sont friands d'histoires de leurs clans ou des exploits d'un chef ou d'un vieux réputé pour sa bravoure. Somnolant sur les genoux de leurs grands-pères, intarissables en histoires de ce genre, les garçons, surtout, le soir autour du feu, ne se lassent pas d'entendre ces faits cent fois ressassés. Ces faits, conservés par tradition orale, entretiennent la cohésion du groupe. Le grand chef Ataï devient leur personnage mythique. Les activités du groupe tournent autour de ce modèle, surtout si elles revêtent une certaine importance, comme la défense du groupe social menacé dans ses intérêts économiques, politiques ou religieux. Certes, l'insurrection a été matée et ainsi elle pèse lourdement sur la psychologie de la collectivité autochtone. Depuis 1878, les « révoltes » qui auront lieu, n'auront plus l'envergure de celle de 1878. En même temps, elle a créé un certain état de « psychose collective » une sorte de complexe qui fait que les autochtones n'oseront plus entreprendre quoi que ce soit pour défendre légitimement leurs intérêts, sans l'appui d'un blanc. Ceci est néfaste, surtout à notre époque où, pour développer et construire un pays neuf, il faut le dynamisme de sa population. On attendra tout de l'État ou de l'administration puisque en 1878, lorsqu'on réclamait un peu plus de justice et d'égalité, ces justes revendications ont été elles-mêmes matées comme l'ont été les hommes. Pour sortir de là il faudrait redonner confiance à l'élément autochtone ; il faudrait lui donner des responsabilités et le former pour cela. Il n'y a pas d'autres moyens à notre avis. Un effort a été fait au point de vue politique mais il reste

---

5 En 1960, au moment de la rédaction de ce texte par le Père Apollinaire

surtout à le faire au niveau de la collectivité globale. Cet effort devrait également être tenté vis-à-vis de l'élément européen marqué, tout au moins au début, par un sentiment de frustration et d'infériorité par rapport au « métropolitain ». Telle est, nous semble-t-il, la conclusion que nous pouvons tirer de cette partie de notre étude.

---

Plus :

« **D'Ataï à l'indépendance** »

[compte-rendu] de Guiart Jean dans

Journal de la Société des Océanistes Année 1985 80 pp. 140-148 :

[https://www.persee.fr/doc/jso\\_0300-](https://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1985_num_41_80_3175_t1_0140_0000)

[953x\\_1985\\_num\\_41\\_80\\_3175\\_t1\\_0140\\_0000](https://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1985_num_41_80_3175_t1_0140_0000)

« **Le Père Apollinaire, prêtre calédonien** »

par Maurice Lenormand, le Père Nicolas Gauthier, Jean Guiart,  
Monseigneur Martin, Patrick O'Reilly

Journal de la Société des Océanistes Année 1969 25 pp. 189-199

Et <https://presencekanak.com/2020/06/12/apollinaire-anova-premier-ecrivain-kanak/>



*Ataba, Appolinaire Anova  
dit « Père Apollinaire »  
(1929-1966)*





**RKM  
2024**

Insurrection des Neo-Caledoniens de 1878 et Grand Chef Atai.odt